

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 13 (1925)

Heft: 211

Artikel: Exposition genevoise du travail féminin : 24 avril - 3 mai 1925 : [suite]

Autor: Vuilliomenet, Jeanne

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-258563>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Exposition Genevoise du Travail Féminin¹

24 avril — 3 mai 1925

II.

Le stand des carrières libérales, trop exigü pour la foule qui s'y écrase, est passionnément intéressant, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, du travail qu'a exigé sa mise sur pied, de la touchante bonne volonté des femmes d'élite s'efforçant de faire comprendre aux profanes ce qui est pour elles l'a.b.c. de la science, ou de leur belle solidarité, solidarité entre universitaires, solidarité envers les exposantes des autres stands.

En parcourant ce coin d'exposition organisé par l'Association genevoise des femmes universitaires, j'ai été si pénétrée de respect pour tous ces graphiques, ces tableaux, ces laboratoires en raccourci, et j'ai pris si parfaitement conscience de ma profonde ignorance que j'ai compris qu'il convenait de passer la plume aux universitaires elles-mêmes. C'est donc Mme Gourfein-Welt, Dr en médecine, qui entretiendra nos lectrices, dans le prochain numéro du *Mouvement*, de toute cette partie de l'Exposition.

Quittant à regret les laboratoires avec toutes leurs petites fioles où il se passe des choses, nous arrivons dans le coin des livres. Que de femmes écrivains parmi les Genevoises! Vraiment, s'écriait un visiteur, à voir cette quantité de livres, on s'imaginerait aisément que toute la littérature genevoise est due aux femmes!

Bouquins vénérables et jaunés du XV^e siècle, de Marie Dentière qui signait son livre « un marchand habitant Genève »; d'une nonne, Jeanne de Jussie; de la femme d'Agrippa d'Aubigné, Renée Burlamaqui; manuscrits de Marie Huber, philosophe du XVIII^e siècle, autographes de Mmes de Staël, Necker de Saussure et Gasparin; au-dessus de l'étagère des livres prêtés par la Bibliothèque de Genève, quelques portraits ornent la cloison: Germaine de Staël et sa mère, Mmes de Gasparin et Marc Monnier.

Voici les œuvres complètes de Mme de Staël et celles de sa cousine Necker de Saussure, voici la longue suite des livres de femmes auteurs des XIX^e et XX^e siècles. Noms populaires et aimés: Berthe Vadier et son livre sur *Amiel*, Lucie Achard et sa *Rosalie de Constant*, Pierre de Coulevain qui eut son heure de célébrité, la regrettée Mme Hoffmann et ses ouvrages éducatifs et moralisants, Mmes de Mestral-Combremont, Guillemet,

¹ Voir le n° 210 du *Mouvement Féministe*.

Hautesource, Mme Noëlle Roger dont les œuvres furent traduites en plusieurs langues, Mme Claparède-Spir que préoccupe l'entente des peuples, Mme Alice Favre qui nous livre ses *Pensées*, Mlle Hélène Naville qui parla hier de son grand-père Ernest Naville et parlera demain de Catherine Booth. Voici les vers de Mme Cuchet-Albaret, et *Genève l'Intellectuelle* de Mme Reibold de la Tour, le livre sur *Grétry* de Mlle Pauline Long, les critiques d'art de Mme Florentin, et combien d'autres dont le souvenir m'échappe! L'hospitalité de cette cité des livres s'est même étendue à une Neuchâteloise hivernant à Genève, Mme T. Combe.

L'intéressante affiche du *Mouvement Féministe* ne passe pas inaperçue et les piles du numéro spécial fondent comme neige au soleil. L'Association genevoise pour le suffrage féminin a exposé une carte murale des cinq continents où sont peints en couleurs vives les pays à suffrage intégral ou à suffrage restreint et en brun ceux où la question est à l'ordre du jour. Au milieu d'eux notre Suisse semble une minuscule tache d'encre: elle est noire, tristement noire, comme l'Afrique et l'Amérique du Sud, comme aussi certaines îles océaniques dont les habitants claquent encore des lèvres au souvenir des savoureux biftecks humains.

Le stand du Travail social est si complexe et intéressant que je désespère de trouver des mots pour décrire le travail immense qu'il évoque. Travail de prévention, de protection, d'assainissement, de relèvement, d'éducation, d'étude sociale. Rosaire émouvant dont chaque perle est une pensée d'amour pour le prochain, faible, déshérité ou malade. L'exposition des Eclaireuses, de l'Association pour le Bien des aveugles, des asiles et des patronages, des dispensaires, des infirmières, des groupements antialcooliques, du Foyer et de la Maison des étudiantes, et toutes celles que j'oublie, attirent et retiennent de nombreux visiteurs. J'ai remarqué l'exposition des Ouvroirs, Ouvroir arménien, Ouvroir catholique, Ouvroir de l'Eglise nationale et particulièrement celle de l'Ouvroir de l'Union des Femmes, si joliment présentée et si gaie de toutes les couleurs de légers atours d'enfants.

L'affiche des Foyers féminins nous apprend qu'ils ont servi en 24 ans 1.867.402 repas. Celle du Cabinet d'orientation professionnelle de l'Institut J.-J. Rousseau donne des renseignements précieux, entre autres celui-ci: « les parents négligent l'éducation professionnelle de leurs filles; sur 100 enfants pour lesquels on nous consulte, il y a 93 garçons et 7 jeunes filles. »

Pour le plaisir des yeux, pour la joie sentimentale de l'évocation des temps révolus, qu'imaginer de mieux que la Rétrospective! Extérieurement une façade de maisonnette, la grande

VARIÉTÉ

Pierre Curie, par M^{me} Curie¹

La psychologie différentielle des sexes a mis en évidence que l'homme s'intéresse généralement aux choses, et la femme aux personnes, ce qui la porte à réussir dans le roman — plus spécialement le roman autobiographique du genre de Mme de Charrière ou de George Sand — et dans la biographie intime. La piété filiale inspira quelques portraits de célébrités contemporaines, tels que ceux de César Lombroso, Charles Secrétan, Ernest Naville, etc. Nous connaissons l'influence de sœurs sur des frères de génie tels que René de Châteaubriand, Ernest Renan, Maurice de Guérin. La collaboration de femmes intelligentes à l'œuvre du frère, du mari, du fils même a été soulignée aussi: nous pensons d'emblée à Caroline Herschell, à Mme Pasteur ou à Mme Fouillée vis-à-vis de son fils Jean-Marie Guyau.

Voici maintenant un document unique, d'une sublime beauté dans sa simplicité: la biographie d'un mari par son épouse — non pas quelque chose du genre « Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie », mais la simple et belle histoire de deux époux, également savant et savante, leurs laborieuses recherches scientifiques, leur vie affective, discrètement notée et si tou-

chante, les joies du laboratoire et de la famille, les déceptions aussi et les deuils. C'est bien là cette magistrale collaboration des sexes, dans la science, telle que le vrai féminisme l'a rêvée, puis réalisée; et c'est bien aussi le plus bel exemple de mariage dans l'amour et dans un commun idéal scientifique et social, tel que le voulaient les plus érudites féministes, le mariage dans lequel l'épouse est la compagne égale du mari, tout en restant une personnalité en soi.

Ces pages ont paru d'abord dans la *Revue bleue* de 1923, puis en un petit opuscule de quelque cent pages.

Pierre Curie (1859-1906), fils d'un médecin très curieux de sciences, protestant et républicain, vécut à Paris, puis dans les petites villes voisines de Sceaux et Fontenay-aux-Roses. L'éducation toute familiale qu'il reçut, de sa mère d'abord, puis de son père — un vrai savant — et de son frère aîné, lui fut combien plus profitable que l'enseignement officiel aux programmes rigides, étant donnée sa tournure d'esprit particulière qui l'obligea, dès l'enfance, à concentrer toute sa pensée sur un sujet, avec une intensité telle que rien ne l'en détournait jusqu'à ce qu'il eût trouvé satisfaction. Il appartenait à ces vieilles familles de la bourgeoisie française, très unies d'affection et d'une grande élévation d'idées et de sentiments. Très jeune, il révéla des aptitudes remarquables pour les mathématiques et la physique, un esprit géométrique caractérisé par une grande facilité de vision dans l'espace; il était en même temps passionné de la nature et cherchait, dans de grandes randonnées à

¹ Paris, Payot, 1924.

porte, deux fenêtres, les canaris dans leur cage. A l'intérieur, la cuisine, la salle à manger (XVII^e siècle), et la chambre à coucher de la fin du XVIII^e. Dans la cuisine, la cheminée ouvre son gouffre sombre habité par la grosse marmite et sa crémaillère, l'antique coquemar, quatre saucissons (du XX^e siècle) et l'ancêtre de tous les luminaires, le modeste petit crésu. Le manteau et les abords de la cheminée sont ornés d'une profusion d'ustensiles de cuivre brillant aux formes surannées. Le chauffe-lit à long manche voisine avec les grosses seilles à eau, les poissonnières et la lanterne aux verres épais avec des moulins à café bizarres.

Tout à fait dix-huitième siècle sous son bonnet brodé et ses atours d'autrefois, M^{me} Cherbuliez file à son rouet, tandis que près d'elle, sur la grande bergère, le minet semble filer son ronron, immuablement fidèle à son poste d'observation, car il est empaillé. Sous les regards émus ou amusés des spectateurs, la fileuse roule le chanvre sous ses doigts ou dévide les échevettes soyeuses. « — C'est pour de vrai ce fil ? », lui demande un petit garçon. — « Comme cette fileuse me rappelle grand'maman ! » s'écrie une dame qui n'est plus toute jeune.

On s'arrache non sans peine au charme de cette délicieuse représentation du travail de la femme d'autrefois pour admirer la grosse table solide, aux pieds robustes réunis par des croisillons, où le couvert est resté mis pour des convives disparus depuis longtemps. Assiettes de vieille fabrique carougeoise, cristaux épais, soupière d'étain, grosses cuillères rondes. Des faïences fleuries sur un dressoir de bois noirci. Devant la fenêtre une autre évocation du travail domestique d'autant : un établi ancien où travaille une blonde horlogère, à croquer sous son bonnet. En pendant, à la fenêtre de la chambre à coucher, la dentellière aux doigts agiles et patients fait au coussin de ce point de Genève, inventé vers le début du XIX^e siècle par une ancêtre de M^{lle} Vidart.

La chambre est exquise, tapissée d'un papier à bouquets assorti aux rideaux vieillots du lit à baldaquin. Que de témoins d'une époque disparue : le cordon à sonnette brodé, les petits tapis de perles multicolores, les daguerréotypes presque effacés, la lampe à huile et son écran, la pendule rococo et les vases d'une laideur dorée et attendrissante où se fanent des camélias roses. Ces fleurs semblent si bien « de l'époque », que, pour la première fois de ma vie, elles m'ont paru jolies. Sur la commode, une de ces amusantes têtes de femmes en bois coloré indispensables aux élégantes du temps passé. Sur cette tête se posait le soir, — et avec quel soin ! — le bonnet dont on s'était orné le chef durant le jour. Au matin, c'était le bonnet de nuit qui, à son tour, étalait sur la tête de bois ses petits volants gau-

frés. Disparues sont les élégantes et leurs élégances ; la femme de bois, elle, sourit toujours, aussi fraîche qu'au temps jadis.

La musique d'un gentil orchestre de dames nous attire vers la Crémérie, séparée de l'exposition par un treillage de bois couleur capucine ; à droite et à gauche, des pilastres du même ton chaud encadrent les portes et supportent des corbeilles de fruits et légumes, éblouissants de couleur, très vrais de forme et faits ingénieusement de papier de soie crêpé par les doigts de fée de M^{me} Bedot-Diodati. Les lampes électriques ont comme abat-jour de rouges lanternes japonaises ; les cloisons sont peintes de victuailles appétissantes, chevreuils, salaisons, langoustes, etc.

Toute cette amusante décoration est due aux dames qui dirigent la crémérie ; elles ont fait plus et mieux encore, en voulant une crémérie sèche comme l'Amérique : ni vins, ni alcools ! Par contre, des repas excellents, des desserts à profusion, et toutes sortes de bonnes choses que des cuisinières réjouies fabriquent sous les yeux des consommateurs : soufflés au fromage, tartelettes à la rhubarbe, bricellets, scones, etc. Avec quel soupir de soulagement, après la revue fatigante des stands, chacun prend place dans cette crémérie correcte et gaie, joie des yeux et réconfort de l'estomac. Si jamais sous la calotte des cieux une crémérie a mérité de faire des affaires d'or, c'est bien celle-là.

Me voici au bout de mes souvenirs d'exposition et je dois mentionner encore tout ce qui s'est fait dans la grande salle du premier étage : présentations de films sur le travail des femmes dans l'industrie, concours de sténo-dactylographie auquel prit part la championne mondiale, M^{lle} Piau, séance de musique, de gymnastique féminine, causeries éducatives, représentations théâtrales, défilé de modèles de haute couture, jeux d'éclaireuses, rondes enfantines, etc.

Si l'on songe qu'il se trouva un public pour chacune de ces séances, que le nombre des entrées journalières à l'Exposition monta jusqu'au beau chiffre de 4500, sans compter les exposantes et les journalistes, on peut se faire une idée de l'intérêt que cette imposante démonstration du travail de la femme a éveillé non seulement en pays genevois, mais encore un peu partout en Suisse.

Oui, certes, les organisatrices ont atteint le but qu'elles s'étaient proposé : faire connaître et apprécier le travail de la femme dans tous les domaines et donner à la jeunesse l'image de ce que l'on peut créer par le travail manuel et intellectuel avec de l'intelligence, de l'habileté et du goût.

L'Exposition féminine genevoise a fermé ses portes ; de lumineux souvenirs hanteront à jamais ceux et celles qui l'ont visitée.

JEANNE VUILLIOMENET.

la campagne ou à la montagne, le plaisir des recherches savantes et la possibilité de la réflexion tranquille.

Nous ne suivrons pas Curie dans ses innombrables travaux scientifiques (difficiles à saisir par les non scientifiques) ; notons seulement, dans ses études sur les propriétés magnétiques des corps, les énormes difficultés expérimentales à résoudre ; il s'agissait de mensurations de forces au millième de milligramme et de températures jusqu'à quatorze mille degrés. Ce n'est qu'à l'âge de 35 ans qu'il se décida à présenter sa thèse à la Faculté des sciences de Paris, soutenance qui fit penser à une séance de la Société de physique « tant par la clarté et la valeur de l'exposé, que par l'attitude d'estime des professeurs », dit la biographe. Des savants de France et de l'étranger le tenaient déjà en haute estime. Comme jeune professeur », dit la biographe. Des savants de France et de nouvelle alors, d'expérimentations en tout, construisant à cet effet des appareils ingénieux et qui demeurent. Il se contenta de postes inférieurs, étant hostile à toute espèce de sollicitations ou d'honneurs, végétant dans une modeste chaire de physique au Collège de France, jusqu'à ce qu'une chaire nouvelle fût créée pour lui à la Faculté des sciences de la Sorbonne ; trop tard, hélas ! pour qu'il pût y donner toute sa mesure. Il refusa même la Légion d'Honneur et eut grand-peine à faire les démarches d'usage pour l'entrée à l'Académie des Sciences. C'était une nature peu démonstrative, mais douée d'une affectivité profonde ; ses affections de famille, ses amitiés précieuses étaient

d'intenses sources de joie pour lui. Dans une de ses très rares absences, Pierre Curie écrivait à sa femme : « Je pense à toi qui remplis ma vie, et je voudrais avoir des facultés nouvelles : il me semble qu'en concentrant mon esprit exclusivement sur toi, comme je viens de le faire, je devrais arriver à te voir, à suivre ce que tu fais et aussi à te faire sentir que je suis tout à toi, en ce moment, mais je ne parviens pas à avoir une image... » La bonté, l'élevation d'âme, la douceur de caractère de son mari sont relevés par M^{me} Curie avec simplicité, mais combien d'admiration émue.

M^{me} Curie, Marie Sklodowska, naquit à Varsovie, y étudia et y enseigna ; son père et sa mère déjà professaient dans l'enseignement secondaire. Elle vint à Paris pour de hautes études de physique et de mathématiques. Elle rencontra le jeune savant Curie chez un physicien polonais, puis à la Société de physique et au laboratoire. L'intérêt de leurs relations scientifiques se nuança vite d'une sympathie particulière : « Bientôt il prit l'habitude de me parler de son rêve de vie consacrée toute à la recherche scientifique et il me demanda de partager cette existence. » Un voyage de six mois que l'étudiante fit en Pologne fut l'occasion d'une correspondance qui intensifia leur affection ; les fragments cités dans le petit opuscule sont des plus captivants : « Nous nous sommes promis d'avoir l'un pour l'autre au moins une franche amitié... Ce serait pourtant une belle chose, à laquelle je n'ose croire, que de passer la vie l'un près de l'autre, hypnotisés dans nos rêves : notre rêve patrioti-